

LES RUINES  
DE  
**MON COUVENT**

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR  
M. LEON BESSY.

(Suite.)  
XXIV.

Quelles sont ces lettres ? Que me veut le monde, et qui a pu savoir que je suis encore vivant ? Ne leur ai-je pas dit à tous un dernier adieu, ou du moins ne l'a-t-on pas fait pour moi en envoyant cette lettre que j'aurais certainement anéantie devant la boîte fatale ? Que demandent-ils donc de moi ? Ne suis-je donc pas déjà un cadavre qui ne réclame que quelques pieds de terre ? Non, l'univers entier n'est plus rien pour moi, et je renonce entièrement à tout ce qui pourrait me rappeler le souvenir de la lumière que j'ai prise en horreur. Je n'ai plus ni amour ni haine, mais seulement de la froideur et de l'indifférence.

Je vais mettre en mille pièces ces papiers. Aussi bien ils n'ont rien à me dire et ne sauraient m'inspirer le moindre intérêt. Mieux vaut en ignorer le contenu. Je vais l'ignorer, je l'ignorerai, et je resterai en paix, comme si j'étais déjà enseveli dans le repos de la tombe. Quel pouvoir invoquerez-vous, idées mondaines, pour me tirer de ma léthargie ? Avez-vous recours aux images riantes, et les ferez-vous voltiger autour de moi comme des zéphirs caressants ? Elles ne vous serviront de rien, car les sombres cavernes que j'ai choisies pour demeurer les effraieront et les mettront en fuite. Ferez-vous appel à la colère, aux menaces, et à l'écho terrible qu'éveille partout une parole d'anathème ? Pauvres ennemis de mon repos, vous ne savez pas que je suis entouré d'un mur de glace, contre lequel viendront se briser toutes vos fureurs. Espérez-vous peut-être triompher de moi par les prières, la compassion et la tendresse ? Ah ! ignorez-vous que le pouvoir de l'amour expire là où il n'y a plus que de l'éloignement pour toutes choses ? Déchirons ces lettres.

Et je les tirai de dessous mon oreiller. Mais, quand je les eus dans la main, je me demandai s'il n'y avait pas de la faiblesse à reculer devant le premier ennemi qui venait m'attaquer dans ma solitude, et si je ne ferais pas preuve de plus de courage en ne détruisant les lettres qu'après les avoir lues. Qu'ai-je à craindre après tout ? pensai-je. Rien de ce qu'elles peuvent me dire ne saurait me faire changer de résolution. Voyons-les donc. Il y en a quatre en effet : de qui seront-elles ?

J'examinai les timbres, et je vis qu'ils étaient de diverses dates. L'une des lettres avait été mise à la poste le jour même de mon départ, la seconde le lendemain, et les autres les jours suivants. Les adresses étaient aussi de quatre écritures différentes. Ainsi, me dis-je, ils sont quatre qui se sont ligüés pour venir ici troubler mon repos.

Je restai assez longtemps à regarder les adresses, cherchant à deviner quel pouvait être l'ennemi qui se cachait à l'intérieur. Je crus reconnaître le caractère de trois des lettres ; mais celui de la quatrième, qui était la seconde par ordre de dates, m'était tout à fait inconnu. Cette circonstance excita vivement ma curiosité, et je me décidai à rompre les cachets, ne fût-ce que pour voir les dates et les signatures.

La première lettre, datée du jour de mon départ, portait la signature de mon oncle Narcisse.

La seconde, dont l'écriture m'était inconnue, était signée du nom de ma tante, mais elle avait un *post-scriptum* au bas duquel je lus un autre nom : c'était celui du pite.

La troisième était écrite par mon oncle paternel.

La quatrième était tout entière de la main d'Adèle.

Je ne voulus pas en savoir davantage ; d'ailleurs je n'aurais eu en ce moment ni le courage, ni même la force de lire toutes ces lettres. Je les refermai donc et les replaçai sous mon oreiller ; puis, la tête appuyée sur celui-ci, je cherchai à deviner leur contenu. Plusieurs fois je mis la main sous l'oreiller, pour voir si elle n'avait pas glissé ; car je n'aurais pas voulu qu'elles vinssent à s'égarer, et peut-être à révéler mes secrets à quelque personne étrangère. Et s'il me semblait qu'il en manquait une, je les retirais et les comptais de nouveau. A la fin je crus que le plus sûr était de les garder entre mes mains, et de ne les plus quitter que pour les anéantir.

Au même moment je pensai que, si le père Joseph venait, je les lui remettrais. Il les lirait d'abord, et me dirait si leur lecture était ou non dangereuse pour mon repos.

Mais le père Joseph ne parut pas de toute la journée, et je n'eus d'autres visites que celles d'André et de sa femme qui venaient m'apporter la nourriture dont j'avais besoin.

La nuit étant arrivée, lorsqu'un profond silence régna dans toute la maison, je résolus de lire les lettres. Mais je n'avais pas pensé que, pour cela, j'avais besoin de lumière, et je m'aperçus que j'en manquais. La clarté de la lune ne pouvait me venir en aide, car les murs de l'édifice voisin empêchaient encore les rayons de cet astre d'arriver jusqu'à moi. Il me fallait attendre plusieurs heures, et alors même il suffirait de quelques nuages pour frustrer mes espérances. C'est ainsi que j'en étais venu à souhaiter avec ardeur ce que j'avais dédaigné le matin même.

A la fin je m'endormis, attendant avec impatience les premiers rayons de l'aurore pour satisfaire ma curiosité.

En effet, je m'éveillai au point du jour et je le lus, d'abord avec assez de peine, les lettres suivantes. Je ne m'arrêterai pas à décrire les effets que chacune d'elles produisit sur moi, quand je me croyais à l'abri de toutes les impressions qui font battre le cœur. Au même moment peut-être, la lettre que j'avais dictée frappait à la porte de mes bienfaiteurs pour leur causer un violent chagrin ; et eux, en revanche, que m'avaient-ils écrit ?

XXV.

LE R. P. NARCISSE A MANUEL.

Mercredi 11.

En vérité, cher Manuel, cette journée a été pour moi une journée de malheur. Habitué à régler chaque soir mes comptes avec moi-même et n'ayant pas encore achevé ma tâche pour aujourd'hui, je vais le faire dans cette lettre.

Quand je pense que, pendant plusieurs années et jusqu'à ce jour, j'ai été aveuglé, ou plutôt que j'ai eu des yeux pour ne pas voir, ce qui est un double aveuglement, je suis tenté de rayer tous mes comptes passés, et de les résumer en un seul dont le résultat serait, je le crains, non pas à la gloire de Dieu, mais à l'avantage d'un autre que je ne veux pas nommer.

Le danger était manifeste, et il n'était pas besoin d'y regarder à deux fois pour le voir. Et cependant je n'ai rien vu, jusqu'à maintenant où le mal est peut-être sans remède.

Ceci, cher Manuel, m'a plongé dans une douleur profonde, en sorte que j'ai dû recourir à mon livre de prédilection. Heureusement je l'ai toujours sous la main, et j'y ai ajouté une table manuscrite qui m'indique les passages que j'ai à lire dans mes différents besoins. Pour moi c'est le meilleur des livres, parce que c'est celui qui offre le plus de consolations. Je l'ai donc ouvert au chapitre qui enseigne comment on doit invoquer Dieu aux approches de la tribulation.

« Je me sens maintenant dans la peine, et mon cœur est déchiré. Je suis tourmenté par les maux qui me pressent ; et dans une telle angoisse, que dirais-je ? Seigneur, que votre volonté soit faite : j'ai bien mérité ces afflictions et ces peines ; il est donc juste que je souffre ; qu'il vous plaise, ô mon Dieu, que ce soit avec patience, en attendant que l'orage passe et que le calme renaisse ! Assurément Kempis connaissait très-bien le cœur humain, lui qui sait si admirablement guérir ses plaies et soulager ses douleurs.

Mais je t'entends me dire qu'il n'est pas bien prouvé si le livre en question a été écrit par Kempis ou par Gerson. Pour moi c'est la même chose. Peut-être l'auteur s'appelait-il Kempis du nom de son père, et Gerson de celui de sa mère. Tu ris de ma solution ; mais, selon moi, le seul point qu'il importe d'établir, c'est si ses ancêtres les plus reculés s'appelaient Adam et Eve ; car c'est un grand honneur pour la famille humaine, que l'un des nôtres ait pu écrire un tel livre.

Les lignes que j'ai citées m'ont tranquilisé, et m'ont fait comprendre que souvent il dépend de nous d'éloigner la tempête et de recouvrer le calme. Et la raison en est très-simple ; car si le calme doit succéder à l'orage, comme nulle tourmente n'est éternelle excepté celle dont la seule idée nous fait frémir, il est évident que la patience doit être le vrai moyen des dissiper les nuages et de faire renaître la sérénité.

Une fois la résolution prise de pratiquer la patience, j'ai vu plus clair en toutes choses ; c'est pourquoi j'ai aussitôt formé un plan dont tu auras plus tard connaissance, si, comme je l'espère, il n'est pas entravé par des obstacles insurmontables, et si tu obéis de tout point à celui qui t'aime de la plus tendre affection.

Maintenant je reviens à mon livre, mais, cette fois, c'est à ton intention.

« Mon fils, tu ne peux jouir d'une liberté parfaite si tu ne te renonces entièrement toi-même. Retiens bien cette courte et importante maxime : *Abandonne tout, et tu trouveras tout*. Renonce au désir, et tu trouveras le repos. Ne compte pas sur la disposition présente de ton cœur, car elle se changera bientôt en une autre. Tant que tu vivras, tu seras, malgré toi, sujet au changement. Ainsi, tu te sentiras tantôt dans la joie, et tantôt dans la tristesse ; tantôt dans la paix, et tantôt dans le trouble ; quelquefois studieux, et quelquefois nonchalant ; quelquefois appesanti, et d'autres fois agile. Veux-tu devenir riche ? Je te conseille d'acheter l'or éprouvé au feu dont parle l'Apocalypse.

Dis-moi maintenant si l'auteur de ce livre ne te connaissait pas parfaitement, quoiqu'il soit mort depuis des siècles ? Et si cette preuve ne te suffit pas, écoute un autre passage :

« Va où tu voudras, cherche tout ce qu'il te plaira, dispose et arrange tout selon tes désirs, il faudra toujours, bon gré, mal gré, que tu souffres quelque chose. . . . Ou tu sentiras de la douleur dans ton corps, ou tu éprouveras de l'affliction dans ton âme ; . . . tantôt le prochain te fera souffrir, tantôt tu seras à charge à toi-même, et il n'y aura ni remède ni consolation qui puisse te soulager. . . . car Dieu veut que tu apprennes à souffrir sans consolations. . . . Elève-toi, abaisse-toi ; en toi, hors de toi, tu trouveras toujours la croix, et partout il faudra que tu prennes patience, si tu veux jouir de la paix intérieure.

Tu le vois, cher Manuel, notre auteur, qu'il s'appelle Gerson ou Kempis, savait que ton mal et le mien se correspondent et ont besoin du même remède. Cet homme est vraiment un grand médecin. Sans lui j'aurais commencé cette lettre par des reproches, et peut-être n'aurais-je fait qu'aggraver le mal dont tu souffres. Mais, comme je l'ai consulté d'abord, il m'a appris que ton état est pire que le mien, parce que je n'éprouve que par contre-coup les peines dont tu as reçu la première atteinte. Et si je sens le besoin d'être consolé, ce besoin est cent fois plus pressant pour toi ; si la tempête qui vient de m'assailir a duré une heure, la tienne durera plusieurs jours ; et s'il m'a suffi d'un peu de patience pour me remettre, il te faudra en faire pour quelque temps une ample provision.

Tu seras convaincu, j'espère, — et en cela tu ne feras que me rendre justice, — que s'il était en mon pouvoir de changer sur-le-champ ton sort, la chose serait déjà faite. Mais je ne possède pas de baguette magique ; et puisque notre commun médecin te dit que, partout où tu iras, tu rencontreras des épreuves et des douleurs, quand même j'aurais cette baguette, je ne pourrais certainement faire pour toi plus qu'il ne dit, car ses paroles ont la vertu de déjouer tous les charmes, et n'admettent d'autres enchantements que ceux de la vérité.

A part donc le projet que j'ai conçu et que je vais mettre au plus tôt à exécution, je ne puis faire autre chose que de te plaindre si tu refuses de prendre mon remède, et d'éprouver pour toi le double de la pitié et de l'affection que j'ai maintenant, si, après l'avoir pris, tu désespères encore de ta guérison.

Tu as besoin de te recueillir pendant quelques jours en toi-même ; mais tu ne peux le faire ni par les chemins, ni dans une auberge, ni dans la ville où j'adresse cette lettre. Le lieu le plus convenable pour cela est celui que je vais t'indiquer.

Sors de la ville, et à une lieue de distance, en suivant les montagnes qui l'entourent et qui forme une chaîne inégale, tu arriveras à la plus haute, du sommet de laquelle tu jouiras de la plus agréable perspective ; car de là tu découvriras de vastes plaines, et les autres montagnes te paraîtront comme des collines. De ce point tu verras aussi la ville, et, au-delà de celle-ci, une vaste étendue de mer. Tout ce tableau te réjouira ; mais ce qui te fera plus de plaisir encore, ce sera d'apercevoir, à gauche, sur le penchant d'une chaîne qui se rattache à cette montagne, un édifice à la fois vaste et modeste, solidement construit, mais dépourvu de tous les ornements extérieurs qui attirent la curiosité des passants. Après avoir sonné à la porte, tu demanderas le père Ambroise, et tu lui diras, en te nommant, que tu viens le voir de la part d'un de ses anciens disciples. Tu lui baiseras les mains (je puis t'assurer que ce sont des mains qui ont répandu beaucoup de bienfaits), et tu lui demanderas de faire sous sa conduite huit jours d'exercices spirituels. Tu emploieras ce temps à implorer Celui qui est la source de toute lumière, afin qu'il éclaire ton âme et te fasse connaître ta vraie vocation. Car, à parler franchement, Manuel, pour faire un avocat, quoi qu'en dise ton oncle François, je te trouve le caractère un peu sombre. Ne crois pas pour cela que je veuille te pousser à une autre carrière ; car, en vérité, je ne vois pas quelle serait celle que je pourrais te conseiller. Comme marin, tu serais plus attentif aux étoiles qu'aux écueils. Pour d'autres emplois, ta disposition à t'absorber en toi-même pourrait te devenir funeste. Je ne te vois pas non plus d'aptitude pour le mariage ; car, dans le cas même où tu trouverais une bonne et vertueuse héritière, ta mélancolie habituelle te rendrait malheureux, et tous les tiens avec toi. Peut-être pourrais-tu devenir un bon peintre, si ton penchant excessif à la contemplation ne te rendait indolent. De toute manière, je te répète que j'essayerais en vain de te conseiller, et des lors que je suis convaincu de mon inutilité, je te recommande de nouveau la démarche en question : car tu trouveras à coup sûr dans cette maison des modèles de la patience qui t'est nécessaire. Par conséquent tu y trouveras de bons conseils, et, enfin, les lumières dont tu as besoin pour faire choix d'un état. Du reste, je ne te propose rien que je n'aie fait moi-même. A ton âge, j'ai été aussi là, et j'en suis sorti ce que je suis maintenant : un néant convaincu de son néant. La montagne s'appelle le *Tibidabo*. La maison est le couvent de Saint-Jérôme.

Quand tu y seras resté quelque temps, écris-moi tout au long, et dis-moi sans étude tout ce que tu penses. Reçois la bénédiction de ton oncle

NARCISSE.

XXVI.

MARIE ET LE PILOTE A MANUEL.

Jeudi 12, 10 heures du matin.

Mon cher neveu.

(Cet exorde est de celle qui dicte, car moi qui écris, je t'appelle cousin ou plutôt frère.)

C'est à quatre heures du matin que tu es parti, et maintenant qu'il en est dix, ne pouvant me figurer que tu sois absent, je t'ai préparé ton déjeuner comme de coutume, et je t'ai même appelé deux fois, avant de me souvenir que quelqu'un manquait à la maison. Alors est arrivé mon futur gendre, qui a dit qu'il te remplacerait ; en conséquence de quoi il a pris ton déjeuner. Cette opération achevée, j'ai pensé que tu aurais grand plaisir de savoir de nos nouvelles à ton arrivée dans la ville ; et mon gendre se prêtant à me servir de secrétaire, voilà comment il se fait que je suis en train de dicter cette lettre, et lui de l'écrire.

Et d'abord, je n'aurais jamais cru que ton départ laisserait tant de vide parmi nous. Depuis que tu es parti, personne ici n'ouvre plus la bouche. François se promène sans cesse de sa chambre au jardin et du jardin à sa chambre : la servante ne chante plus, et Adèle reste dans son appartement pour arranger Dieu sait quoi, et oublie d'arroser ses fleurs et de donner à manger à ses poules.

(Elle oublie même de me souhaiter le bonjour, car à mon salut de ce matin elle a répondu comme un navire-démâté. Tu verras bien que cette parenthèse est du gendre, et non de la belle-mère.)

Je suis très-fâchée de tout cela, car ce qu'elle ne fait pas, c'est moi qui dois le faire ; et je serai forcée de la gronder, maintenant surtout que j'aurai moins d'occasion de gronder la servante, attendu qu'elle ne chante plus.

Je commencerai ce soir une neuvaine en l'honneur de saint Félix, pour que tu arrives sans accidents à ta destination. Je deviens chaque jour plus belle et plus fréquentée, grâce au zèle de ton oncle Narcisse. Tu n'entends rien occupée à dicter cette lettre, je ne l'avais pas vu entrer, et le voilà maintenant qui se promène avec François dans le jardin. Comme tu le sais très-bien, il ne vient jamais à cette heure-ci. Je parierais que la conversation roule sur toi, et elle est très-animée, bien que d'ici l'on ne puisse rien entendre.

(La belle-mère n'entend pas, quoiqu'elle écoute de toutes ses oreilles. Mais moi, sans écouter, j'ai entendu un « non, — oui, — non, » qui me rappelle nos trois coups d'ordonnance. Tu sais que nous appelons ainsi les trois lames qui se succèdent par un vent fort, et que suit un intervalle de calme. Et si tu peux me dire pourquoi il y a trois vagues, et non pas deux, ni une, ni quatre, chose dont personne, que je sache, n'a rendu compte jusqu'à ce